

TOURISME SPORTIF ET IDENTITÉS : LES PRATIQUANTS DE CANOË EN ZAMBIE

Antoine Marsac

Université de Bourgogne
Faculté des Sciences du Sport
Laboratoire Socio-psychologie et Management du sport
Campus Universitaire de Montmuzard
21 078 Dijon, France

antoine.marsac@u-bourgogne.fr

Tourisme sportif et identités : Les pratiquants de canoë en Zambie

Cet article repose sur une enquête sur les usages sociaux du canoë en Zambie. Il a pour objectif de décrire les caractéristiques des relations sociales qui se nouent entre étrangers et « populations locales ». Si l'organisation de l'activité recouvre une visée touristique pour nombre de pays africains, touristes et habitants entrent peu en interaction en dehors de la pratique des loisirs. Pour étudier l'identité, il s'agit de caractériser la genèse du tour en canoë afin de saisir l'émergence de modes d'appréhension de l'Autre dans le cadre du loisir en Zambie. La singularité des relations sociales entre populations occidentales et africaines pose la question de la différence culturelle, au moment où la globalisation introduit à la fois une homogénéisation des pratiques et une fragmentation dans les modes de vie. L'article proposera une réflexion critique car les modes de structuration du canoë constituent un révélateur des rapports toujours ambivalents entre pays occidentaux et africains.

Mots-clés : tourisme sportif, interactions, guides, identité, canoë, Zambie

Turismo desportivo e identidades: Os praticantes de canoagem na Zâmbia

Este artigo é baseado em uma pesquisa sobre os usos sociais da canoagem na Zâmbia. Tem como objectivo descrever as características das relações sociais estabelecidas entre os estrangeiros e as "populações locais". Se a organização da actividade integra uma estratégia turística presente em numerosos países africanos, turistas e habitantes interagem pouco fora das práticas de lazer. De forma a estudar a identidade desta actividade necessitamos caracterizar a génese dos passeios de canoa e apreender o surgimento dos modos de apreensão do Outro nas actividades de lazer na Zâmbia. A singularidade das relações sociais entre as populações ocidentais e africanas levanta a questão da diferença cultural, em que a globalização introduziu uma padronização de práticas e uma fragmentação nos estilos de vida. O artigo irá fornecer uma reflexão crítica pois os métodos de estruturação da canoagem são reveladores das ambivalências sempre presentes nas relações entre os países ocidentais e os países africanos.

Palavras-chave: turismo desportivo, interacções, guias, identidade, canoa, Zâmbia

Recebido 15 de novembro de 2012; Aceite 8 de outubro de 2013

En Afrique australe, le sport et le tourisme tendent à devenir des secteurs d'activités prospères comme en témoignent la création d'entreprises dans ce secteur. Ces activités récréatives correspondent à de véritables besoins des populations. Les professionnels spécialisés dans ce domaine cherchent à « capter » les fractions aisées des occidentaux par des activités de loisirs (safaris, sports d'aventure...). Il ne s'agit plus seulement d'allier vacances et dépaysement. Il faut que le séjour devienne un moment d'émotions partagées et vécu sur un mode intense, au prisme de la différence culturelle. L'exploration en canoë¹ s'inscrirait dans cette recherche de communion avec l'Autre, où le contact avec la nature, les populations locales et la découverte de paysages des pays du Sud transcenderaient le voyage. A la fois sport, loisir sportif et moyen de déplacement utilitaire dans les zones défavorisées des pays du Sud, le canoë est désormais une pratique présente sur tous les continents. Quels sont les enjeux culturels du développement du canoë ? Comment cette forme de loisir s'est-elle diffusée en Occident et quelle est son retentissement au niveau des identités locales ? Comment des liens sociaux se créent-ils dans ce sport entre les pays du Nord et ceux du Sud ?

L'enquête ethnographique² menée s'est déroulée en avril 2006 dans la vallée du Zambèze, à la hauteur des chutes Victoria. Des infrastructures y ont été aménagées pour accueillir les touristes étrangers qui contemplent les chutes Victoria, en leur proposant des descentes du cours d'eau. Le lieu d'enquête, Livingstone, représente la capitale économique du pays, située à cinq kilomètres des chutes Victoria. En période touristique, cette localité double sa population.

L'enquête a consisté à observer les guides de tourisme sportif et leurs clients en Afrique australe en avril 2006 dans la vallée du Zambèze. Ce haut-lieu jouit d'une renommée mondiale³ dans le secteur du tourisme sportif car ce cours d'eau est le quatrième fleuve africain. Il sépare le Zimbabwe de la Zambie. Le second cité est un État d'Afrique australe enclavé peuplé d'un peu moins de dix millions d'habitants. Il est composé de groupes Bantous divisés en chefferies jusqu'à l'arrivée des Européens au XIX^e siècle. Puis, le pays est colonisé par les Britanniques de 1924 à 1964 sous le nom de Rhodésie du Nord et devient un lieu de villégiature pour la bourgeoisie sud-africaine. S'il s'urbanise depuis les années 1930 (Hannertz, 1983, p. 56), son économie est aujourd'hui tournée principalement vers l'agriculture et l'extraction de minerais. Depuis trente ans, le tourisme se

¹ Le terme canoë est utilisé ici dans son sens générique, c'est-à-dire qu'il désigne les loisirs sportifs pratiqués en rivière. Le but est la découverte des cours d'eau. Le canoë se distingue des autres sports d'eau vive (rafting et nage en eau vive) en ce qu'il recouvre traditionnellement une dimension d'exploration des territoires rivulaires. Il recouvre la pirogue ou le canoë canadien utilisé en rivière sur tous les continents.

² Les données sont issues d'une thèse de doctorat soutenue le 8 décembre 2008 à l'Université de Paris intitulée « Canoë-kayak, des torrents au Stade d'eau vive, sociologie des pratiques et ethnographie des apprentissages ».

³ L'un des sites les plus visités du monde avec un million de touristes par an.

développe également dans les villes (à Lusaka, la capitale). Des infrastructures hôtelières y ont été aménagées par les Britanniques pour accueillir les touristes étrangers et leur proposer des descentes en canoë en amont des chutes Victoria, l'un des sites les plus visités au monde.

Nous sommes partis de ce questionnement : qu'est-ce qui caractérise l'identité dans le domaine du tourisme sportif en Zambie ? L'objectif de cet article est de caractériser les relations sociales liées aux activités auxquelles s'adonnent les touristes encadrés par des guides locaux. Nous définissons la notion d'identité comme la connaissance de soi en rapport avec ce qui caractérise le lien avec l'Autre. À partir de cette perspective, on interroge la diffusion du canoë de rivière par la mise en tourisme des territoires et les relations entre acteurs (Eichberg, 1998, p. 7). Dans quelle conjoncture cette activité s'est-elle diffusée en Afrique ? Comment l'identité des pratiquants de canoë se construit-elle ?

Cette étude conduit à opérer un retour sur l'émergence des relations entre touristes et populations locales. Nous avons choisi de nous focaliser sur le tourisme sportif en canoë plutôt que sur les pratiques communément plébiscitées par les pratiquants occidentaux (safari, rafting...) car la tradition du *trip*, séjour touristique, renvoie à l'exploration du territoire (Knafou, 1998). Il s'agit surtout de s'appuyer sur une démarche ethnographique pour saisir l'émergence de la relation à l'Autre (Winkin, 1998), c'est-à-dire à celui qui se distingue, à ces périodes et dans ces contextes, de l'homme occidental dans le cadre des descentes en canoë. Nous adoptons ici la définition du tourisme développée par Violier qui considère ce phénomène, non plus uniquement comme le produit d'institutions le réglementant, mais comme une interaction constante entre les touristes et les lieux visités (Violier, 2011).

En considérant les changements induits par les apports de la commercialisation de ce loisir en Zambie depuis la décolonisation, on s'aperçoit qu'une enquête ethnographique s'avère nécessaire pour saisir les relations entre les pratiquants des activités dites de « découverte du milieu naturel » et les Tonga, groupe dont sont issus les guides. Un retour par une analyse socio-historique pose ici des jalons pour comprendre l'évolution du loisir dans les rivières depuis leur introduction en Zambie jusqu'à leur développement dans ce pays.

Cadre d'analyse

Comprendre l'imbrication du processus identitaire implique de situer notre étude à la fois dans une ethnographie des canoéistes mais aussi une sociologie des pratiques. Il existe un enjeu heuristique à investiguer empiriquement les relations entre guides africains et européens car cette analyse est le fruit d'une étude articulant les concepts de ces deux disciplines des sciences sociales. Les présupposés théoriques et méthodologiques se focalisent sur des questions propres aux approches comparatives (Chabloz, 2010). Ce recours à deux disciplines pose des problèmes épistémologiques (du fait des exigences méthodologiques que ces approches requièrent) car anthropologues et sociologues ne partagent pas tous les mêmes critères de scientificité ni les mêmes modes d'administration de la preuve. Il faut donc préciser que l'articulation entre ces disciplines interroge un même objet à des niveaux de réalité différents. L'historicité se combine à l'étude *in situ* de groupes s'adonnant au tourisme. L'identité est ici interrogée grâce à cette perspective de voyage et d'écriture (Toffin, 2008).

La première démarche consiste à s'appuyer sur une définition théorique de l'identité car plusieurs acceptions de ce terme coexistent. L'identité renvoie nécessairement aux relations avec les Autres que nous bornons ici aux guides africains, en adoptant une posture de décentrement et d'empathie, caractéristiques de la discipline; il convient de rappeler que l'étranger et l'identité ne sont que des fictions normatives (Agier, 2011). Elles correspondent à des niveaux du réel qu'il convient de saisir en considérant tous les aspects de leur complexité. Le travail procède, en complément des archives, d'une analyse de données menée par entretiens répétés, réalisés avec des acteurs ayant structuré le champ du canoë en Zambie. Interrogés sur leur manière d'appréhender l'étranger, des guides ont répondu aux questions que nous leur avons posées lors d'entretiens. Nous avons délimité l'identité, au sens où celle-ci repose sur des éléments subjectifs (imaginaires, symboliques). Les discours des touristes interrogés représentent des sources complémentaires à l'analyse centrée sur l'écrit. Les entretiens semi-directifs consistent à recueillir directement ces discours d'acteurs par des questions préalablement formulées. Un dialogue s'établit entre le chercheur et son informateur. Le premier pose des questions précises au second, à partir d'un dispositif nommé guide d'entretien. En fonction des réponses, chacun ajoute des éléments significatifs. Il s'agit ici d'interroger les guides zambiens sur leurs relations entretenues avec les touristes occidentaux et sur leur « cohabitation » au sein du territoire. L'étude des facteurs culturels et des normes sociales s'opère par le traitement des données réalisé via une analyse thématique qui repose sur un modèle explicatif

des actions et des représentations. Le matériau recueilli nous permet de présenter des résultats traduisant les dynamiques identitaires des pratiquants.

Lors de l'enquête ethnographique menée auprès des participants aux expéditions, le chercheur se trouve forcément impliqué dans des « dynamiques de groupes restreints ». Dans ce contexte, la démarche ethnographique accorde une place centrale au point de vue des acteurs observés. S'intéresser à ce qui fait sens aux yeux des touristes est une possibilité heuristique pour tenter d'éclairer l'origine des contradictions qui caractérisent aujourd'hui les pratiques touristiques. La recherche toujours plus poussée d'évasion hors du quotidien pousse les citadins à organiser des expéditions, mues par un ethos de conquête et la recherche de prestige social par le voyage. Dès lors, des luttes s'engagent pour l'accès aux différents lieux. L'observateur demeure pris dans une confrontation avec les règles ordinaires du quotidien et les convictions des acteurs. En effet, la recherche d'une méthodologie propre aux expéditions se heurte à l'installation de routines, ensemble d'habitudes propres aux acteurs... Son implication est alors soumise à la lecture du monde qui est le produit d'expériences vécues. Cette implication pose le problème du réglage de la proximité avec les acteurs (Gold, 2002).

Cette recherche s'inscrit dans le domaine des études touristiques car elle s'attache à montrer l'origine des interactions et des clivages de représentations des populations. Dans le sillage des travaux sociologiques, de nombreuses analyses ont retracé la genèse des imaginaires des acteurs. Ces études ont introduit la question des rapports du citoyen à l'espace et sa relation aux autres. Une liberté nouvelle au *xx^e* siècle s'exprime à travers les sensibilités des citoyens à la nature. Pour rendre compte des interactions entre touristes et guides, il convient d'appréhender les influences du traitement de l'identité sociale. De fait, la littérature spécifique insiste sur un système de normes appréhendé à travers des usages de l'espace et les retentissements lors des périodes coloniales en Afrique. En ce sens, il faut revenir à l'histoire de la Zambie pour comprendre comment le canoë s'est établi par le code de l'indigénat et l'exploration des espaces naturels (Decraene & Châtel, 1995, p. 77) car des excursionnistes ont préfiguré l'avènement d'usages des territoires qui fournissent aux « indigènes » les modèles et référents identitaires.

Les débuts du tourisme en canoë : l'apanage de notables

Il s'agit, dès à présent, d'exposer les enjeux contextuels sur lesquels les premiers pratiquants ont établi leur domination. Depuis les grandes conquêtes coloniales, le canoë repose sur les préceptes du « grand partage » anthropologique

entre les sociétés dites « modernes » et les autres. Cette dichotomie aurait profondément marqué la structuration de l'activité dans ses dimensions culturelles. Pour ce faire, nous devons d'abord décrire la diffusion des normes sur lesquelles reposent les sensibilités à la nature en fonction des périodes d'exploration du Canoë Club dans la première moitié du ^{xx}e siècle en Europe puis en Rhodésie du Nord pour comprendre les pratiques contemporaines des guides de tourisme à l'origine des relations avec les touristes occidentaux.

Le canoë a longtemps été considéré par les nobles comme une forme de revitalisme d'une pratique ancienne révélée à la faveur de la société victorienne et de l'Empire. Une élite britannique va investir des territoires inconnus grâce à son temps libéré. A la fin du ^{xix}e siècle, l'Écossais McGregor, venu en Europe en 1867 pour naviguer en « autonomie » sur les fleuves annonçait les prémices de la rencontre avec les riverains. Rétablis dans des dimensions diachroniques, ces faits entrent dans la problématique de la construction de l'identité en canoë. On y retrouve les normes de « l'excursionnisme cultivé », terme recouvrant l'exercice du pratiquant et décrivant les qualités du canoéiste dans cette citation :

mystérieux à souhait, il a ce regard lointain que donne l'examen des problèmes ardues et l'habitude des responsabilités, il connaît les cartes et les rivières par cœur. Conquérant des eaux vierges, il fend avec son étrave la vigueur des torrents inconnus. Une mission sacrée l'appelle vers des pays creusés de canyons sans soleil où vivent des indigènes datant de l'enfance du monde⁴.

Cet extrait démontre que, dans le rituel d'écriture auquel s'adonnent les membres du Canoë Club, l'identité occupe une place centrale lors des périodes coloniales.

L'intrusion dans l'espace de la littérature de sensibilités liées à l'exploration et à la domination des citadins sur les populations rurales rappelle que nous nous situons en période coloniale. Le terme « indigène », utilisé pour désigner les habitants, est devenu une catégorie de perception de l'Autre. Il apparaît dès les premières années du Canoë Club dans ces « contrées inconnues peuplées d'indigènes »⁵. Les auteurs visent ceux qui ne possèdent pas les modes de mobilité dont jouissent les canoéistes, en majorité citadins. Le vocable « Indigènes » lié à la domination urbaine se généralise dans les récits de croisière. Bien que la terminologie permettant de qualifier les populations locales ait évolué au fil du temps, il s'agit d'une extension du terme signifiant ici « habitants des vallées ». Jusqu'aux années 1940, les discours des promoteurs de l'excursion restent marqués par un

⁴ *La Rivière*, numéro spécial de 1943 en hommage à A. Glandaz, p. 5.

⁵ *Bulletin Mensuel du Canoë Club*, 1910, n° 51 (rubrique carnet du canoéiste, « sur le Loir »).

certain paternalisme envers les populations rencontrées. Le marquage social de l'excursionnisme s'enracine dans une sensibilité à la différence de l'Autre. Il subsiste dans les récits une partition entre « eux » et « nous ». Cette désignation des populations constitue un marqueur de l'appartenance sociale et est, par conséquent, l'élément à prendre en compte dans l'identité. Les archives de la revue *La Rivière* décrivent des populations rurales rencontrées au gré des descentes de cours d'eau. Le canoë constitue en cela un révélateur des lignes de fractures entre les promoteurs d'une exploration des espaces « vierges » et la pratique des compétiteurs qui apparaît au ^{xx}e siècle. Deux raisons expliquent ce clivage. D'abord, le récit des « Premières », sur le modèle de l'alpinisme, met en avant une nature « immaculée » peuplée « d'Indigènes » (extrait de récit).

Ensuite, la mission « civilisatrice » des excursionnistes dans les provinces françaises préfigure les expéditions lointaines. Les sensibilités des membres du club se diffusent dans des publications portant sur le tourisme : imaginaire du retour à la terre, conquête du pays et liens avec l'Autre. En effet, l'excursionnisme repose sur un besoin d'évasion, des visées pédagogistes et fonde un imaginaire des grands espaces hérité de la culture anglaise, des épopées canadienne et des explorations de sociétés savantes. Les représentations qu'ont les guides de la naturalité incluent les représentations de ces territoires ruraux. Ce groupe met en œuvre une rationalisation de l'exploration des sites. Le développement de la pratique repose ainsi sur une construction précise de l'identité. Pour les auteurs des récits du Canoë Club, « l'Indigène » fait partie intégrante de la nature. Ce contexte influence les visées exploratrices des anciens administrateurs coloniaux créant de nouveaux besoins.

L'identité en miroir : Canoéistes vs. « Indigènes »

Pour les peuples colonisés, les notables explorant leur territoire sont des figures identificatoires. Le jeu perpétuel de tensions entre colons et colonisés se rejoue constamment. Les Zambiens sont contraints d'évoluer avec les mœurs dominantes, notamment avec la présence de diverses générations auxquelles le mode d'organisation et de fonctionnement doit s'ajuster. La présence d'adolescents, par exemple, atteste de cette volonté d'évoluer avec la société. En étudiant spécifiquement la période coloniale, le tourisme en canoë cherche à se distinguer des autres sociétés nautiques (en voile ou aviron) en prônant la découverte de l'Autre dans un torrent perçue comme « vierge » sans se limiter aux voies navigables (fleuves, canaux). Ses membres fondent une éthique liée à la lenteur du séjour touristique qui se démarque de la sensibilité de l'époque exprimée par une recherche toujours accrue de vitesse.

La représentation des torrents comme espace de jeu semble être communément partagée. Les canoéistes attachés à l'exploration des « sauvages » dans la nature, bénéficient ici d'une légitimité parmi les cercles mondains de la capitale. Ce terme « sauvage » est issu d'un ensemble de représentations autour du mythe des rivières « sauvages » et du *wilderness*. La figure de « l'Indigène » est revivifiée par les nécessités commerciales du tourisme sportif. Cet emploi sémantique traduit l'ethnocentrisme qui pose la question du recrutement social des adeptes de tourisme sportif. Le renvoi à l'ailleurs perdue dans la modernité réflexive des citadins adeptes du *trip* en Zambie (Martin, 2005, p. 175). La figure de « l'Indigène » y occupe une place centrale car elle est immortalisée par les récits. Dans ces descriptions, l'aventure est synonyme de découverte de nouveaux paysages, de rencontres avec les « Indigènes ». Le terme « Indigènes » est ici usité au pluriel car il indique autant un rapport au voyage, au territoire exploré, effectué loin de la civilisation et au contact d'inconnus, qu'un rapport aux populations qu'il s'agit de questionner dans le but de les renseigner : « il y a eu de nombreux interviews que nous dûmes avoir nous-mêmes avec les Indigènes, interviews souvent contradictoires... et parfois dangereux » (récit de croisière). Ces « Indigènes » communiquent aux auteurs des informations « utiles » sur la région touristique dans laquelle coule le cours d'eau, la superficie de son bassin versant, la longueur parcourue de sa source au confluent et son débit. Cette sensibilité à la nature liée à la domination des Parisiens sur ces populations rurales rappelle que les élites jouissent d'une mobilité et possèdent une culture héritée des sociétés coloniales. Ainsi, le terme « Indigènes », usité pour désigner les riverains qui contribuent, grâce à leur aide, à l'exploration, au déroulement de l'excursion, se généralise.

Si des formes plurielles de sensibilités à la nature ont pu éclore c'est qu'il y a des tensions à propos de la définition de la pratique entre le tourisme et la compétition. Il y a cette propension des élites à rechercher une nature peu peuplée pour la modeler en cherchant à développer les pratiques entre sport, opportunités et idéologie de l'escapisme⁶. A la « pureté de la nature » s'opposerait « la dégénérescence de la vie urbaine »⁷ qui est associée à celle de la compétition à laquelle s'opposent les membres du club jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

A partir de la moitié du ^{xx}e siècle, la descente touristique des torrents associée à la « vie sauvage »⁸ est relayée par la propagande du tourisme par le Canoë Club. Dès lors, l'activité renvoie aux représentations des espaces dits « vierges ». En répondant à la question posée par le rapport des pratiquants au milieu naturel,

⁶ Mouvement de rejet de la ville.

⁷ Extrait de récit de croisière, 1935.

⁸ *La Rivière*, numéro spécial de 1954, p. 66.

on avancera que l'exploration des rivières s'est transformée par l'influence de mécanismes sociaux de perception de l'espace dit « sauvage » à partir de l'héritage des excursionnistes. La pratique du canoë dans les torrents renvoie à un imaginaire des grands espaces inscrits dans l'histoire du continent américain et des grandes épopées. Cet espace de représentations pousse des occidentaux à entreprendre des périple de plusieurs mois dans des pays aux « antipodes de la vieille Europe » (Nil, Zambèze). En fait, les expéditions lointaines ont succédé aux croisières en Outre-Mer. Une frange de pratiquants refusant les aménagements des rives se tourne vers les voyages lointains comme les descentes du Zambèze. Le contexte des années 1950 est à la libre circulation sur ces cours d'eau fondée sur un imaginaire de la nature, sur le modèle du *canoeing* et des épopées. L'éthos de « conquête » des membres du Canoë Club se déploie à travers cette opération de fuite vers la nature. Son fondement puise sa légitimité dans la détestation de ce que ses membres, pour la plupart notables, nomment « la civilisation des villes »⁹. Ces derniers instaurent une norme de mobilité rendue possible grâce au progrès des modes de déplacement en train et à la villégiature. Il s'agit d'explorer la nature par le voyage et d'écrire un récit des descentes réalisées en autonomie sur plusieurs jours. Cependant, cet engouement des membres du Canoë Club dure jusqu'à l'après-guerre. La plasticité des besoins identifiée par Halbwachs (1970) peut être rapprochée de la situation contemporaine. Cette frontière exotisme/urbanité pousse les citoyens à réappréhender ce qu'ils perçoivent comme « moderne ». Nous montrerons, dans la partie suivante, comment cette incursion dans les torrents lointains a prolongé l'exploration de la Zambie en canoë.

Le fleuve africain comme territoire d'explorations

Ce n'est donc pas seulement une simple logique d'affichage qui conditionnerait le dépaysement mais un processus d'appropriation des lieux dans une région identifiée par les tour-opérateurs spécialisés dans le canoë comme étant à « vocation touristique ».

L'exploration des territoires à des fins touristiques conduit à analyser les conditions de pratique des premiers guides travaillant dans le canoë. En effet, ces professionnels du secteur touristique « captent » les fractions aisées des occidentaux (Cousin & Réau, 2009, p. 36).

À partir de la fin des années 1950, les explorateurs promeuvent l'itinérance au long cours dans des torrents africains. Cette démarche renforcée par l'allongement de la durée des congés, constitue une alternative aux croisières dans les

⁹ Extrait d'un récit de croisière, 1935.

cours d'eau les plus touchés par la sécheresse. Pour comprendre l'engagement vers des voyages en Rhodésie du Nord, il paraît indispensable d'en connaître la structure et les changements à travers son histoire. Les membres du Canoë Club partent en Afrique australe, sur le Zambèze en 1950, à la hauteur des chutes Victoria. Le Zambèze, dans ce pôle d'attractivité touristique, fait partie de ces haut-lieux qui jouissent également d'une renommée mondiale. Dès son indépendance en 1964, l'État zambien manifeste son intérêt pour l'activité physique, d'abord en fonction de priorités sanitaires puis dans le cadre du développement touristique. Cette jeune nation présente des régions à fort contraste de développement¹⁰. La Province du Sud où sont situées Livingstone et les chutes Victoria est l'une des moins pauvres avec Lusaka, capitale administrative, plus prospère. L'activité canoë y est particulièrement développée. Des infrastructures y ont été aménagées pour accueillir les touristes qui contemplant les chutes Victoria en leur proposant des descentes dans les eaux plus calmes du fleuve. Pour le voyageur pressé, il s'agit d'une activité essentiellement dévolue aux occidentaux permettant d'agrémenter leur séjour. Mais dans la mesure où l'activité est organisée par des guides locaux¹¹, des interactions plus poussées peuvent se créer entre canoéistes et Zambiens. Lorsque ce territoire correspondait à l'ancienne Rhodésie du Nord, des guides organisant le séjour y ont été formés par les Anglais pour accueillir les touristes. Madoré, ancien directeur de la Fédération Française de Canoë-Kayak revient sur cette exploitation des torrents comme une tradition relayée par une propagande au travers des films réalisés ; une « tradition de plein air ». Pour lui, les canoéistes promeuvent une forme d'exotisme dans l'activité à travers la découverte de nouveaux territoires comme le Zambèze :

Les pratiques d'Après-guerre à l'époque du C.C.F., c'était les classes dominantes qui se sont regroupées dans les années 50-60 au Grand-Rex avec des photos, des premières. Ils s'étaient regroupés en sociétés savantes et fédéraient les loisirs d'eau vive en canoë. Ils ont utilisé le chemin de fer. Cette tradition de plein air s'est interrompue dans les années 70¹².

Ces guides ont développé l'organisation d'expéditions, perfectionnent les techniques d'approche du cours d'eau et font évoluer le matériel de canoë.

Le marché de l'*outdoor*, terme couvrant ces activités en milieu naturel est particulièrement représenté dans le secteur du tourisme sportif. Cette catégo-

¹⁰ Une enquête de l'Agence française de développement (2012) montre un faible revenu du pays en dépit d'une aide publique au développement assez conséquente utilisée notamment pour investir dans le secteur touristique.

¹¹ Ce terme est employé en référence aux notions usitées par les acteurs. Il signifie ici « populations locales ».

¹² Entretien avec Hervé Madoré, Inspecteur principal de la Jeunesse et des Sports, Paris, 15 février 2005.

rie d'usage est usitée par des tour-opérateurs détenteurs d'une licence voyage qui s'appuient sur l'attractivité locale dans le secteur du tourisme. Au-delà des formules de courts séjours, les sociétés proposent des *trips* durant lesquels les clients issus des pays occidentaux d'Europe – Anglais, Français – d'Amérique du Nord ou d'Afrique du Sud s'adonnent au canoë (Mounet & Chifflet, 1996, p. 245) guidés par des Zambiens. Les destinations des pays du Sud sont aussi recherchées comme alternative à la surfréquentation des vallées française (Ardèche). Sur le Zambèze, la découverte des cultures locales (celles de l'ethnie Tonga, vivant près de la frontière entre Zambie et Zimbabwe au nord des chutes Victoria) est aujourd'hui la première raison qui pousse les jeunes pratiquants à voyager. La composition de la population canoëiste constitue un indicateur précis dans la manière d'appréhender l'identité. Le caractère élitiste de ces pratiquants et leur hégémonie sur les riverains du Zambèze marquent ces séjours.

Les deux groupes se retrouvent propulsés dans des interactions qui favorisent des débats sur les façons d'organiser l'activité, les manières de naviguer, l'utilisation du matériel. Cette destination revient à de très nombreuses reprises dans les entretiens comme la référence en matière de *trips* pour les canoëistes occidentaux au même titre que l'Everest pour les alpinistes. Pour les touristes se rendant en Zambie, il ne s'agit plus d'allier vacances et dépaysement. Dans leurs discours, le séjour occupe une place centrale. Dans cette perspective, le voyage devient un moment d'émotions partagées et vécu avec les populations locales, les Tonga, sur un mode intense, au prisme de la différence culturelle (Wieviorka & Ohana, 2001, p. 9).

La description du cas zambien soulève des questions quant aux modes de relation des individus des pays du Nord avec les individus des pays du Sud. Quelle est la forme d'identité marquée dans le cas du tourisme sportif ? Quels sont les enjeux sociaux sous-tendus lors des descentes du Zambèze en canoë ? En Afrique, les canoëistes trouvent des lieux propices à l'exploration de la nature au contact des populations du Zambèze : « Une sorte de retour aux origines de l'activité, dans lequel chacun redécouvre les joies et la rusticité de la rivière : l'angoisse qui saisit le canoë au moment d'embarquer, la reconnaissance des difficultés aux abords des passages délicats avec les locaux ». La quête d'une villégiature de qualité (camps au bord de l'eau, ambiance des berges, liens avec les riverains) et la recherche d'un entre-soi sont parmi les raisons pour lesquelles ces canoëistes parcourent des milliers de kilomètres pour explorer le torrent. A l'instar des travaux traitant de l'attractivité des sites touristiques (Gagnon, 2007, p. 9), étudions aussi les nouvelles explorations aventureuses en identifiant la ressource sur laquelle se réalisent ces pratiques liées aux représentations de l'espace local.

La quête de l'ailleurs dans le territoire zambien

Il s'agit maintenant de décrire les modes de diffusion de l'offre en analysant l'organisation de l'aventure en Zambie. Pour les guides locaux, ils encadrent les touristes dans les eaux tumultueuses de « leur » fleuve. La circulation et l'expérience des migrations pendulaires des travailleurs de ce secteur attestent de la précarité de leur situation. Ce contexte fragile demeure accentué depuis la crise qui sévit au Zimbabwe (le Président Robert Mugabe est à la tête du pays depuis l'Indépendance). Si la réforme agraire a condamné les gérants de compagnies à l'exil, des guides zimbabwéens continuent de franchir le Pont des Chutes Victoria afin d'assurer, tous les jours, la sécurité des touristes embarqués sur le Zambèze. Si les Africains, dans leur majorité, se caractérisent par une faible mobilité, les travailleurs du secteur du tourisme sont fortement mobiles (Stock, 2005) et se déplacent entre 2 à 5 fois par semaine hors du Zimbabwe. L'aspect économique apparaît dès lors comme une variable déterminante de la mobilité des guides créant des inégalités dans le secteur touristique.

Or pour les clients, la pratique est choisie et non utilitaire car son déroulement s'inscrit dans une temporalité calquée sur le modèle libéral de la prestation de service. Ces canoïstes consomment un *trip* d'une semaine sur le Zambèze. Le malentendu avec les guides zambiens est à ce titre éloquent. Les clients qui s'adonnent aux activités d'eau vive en dehors des circuits des tour-opérateurs restent dans une faible proportion. Ces payeurs naviguent depuis plus de vingt ans sur le fleuve. Mais dans la majorité des cas, il s'agit d'un circuit spécialement conçu, « sur mesure ».

Les guides travaillant sur ce territoire pointent même une désaffectation des sites locaux au profit des destinations étrangères. À ce titre, le Zambèze est devenu un « haut-lieu » du tourisme sportif comme en témoignent les produits proposés par les tour-opérateurs dans lesquels l'exotisme domine. La figure du guide perçu comme nonchalant et désinvolte est une réminiscence de la condition de « l'indigène » dans le secteur du tourisme. Dans les brochures, les Africains sont montrés dans une posture accueillante, confinés dans leur communauté. L'exploration en canoë s'inscrirait dans cette recherche de communion avec l'Autre. Le contact entre populations et la découverte de paysages des sites visités transcenderaient le voyage. La réciprocité du lien est ici soulignée : « Ce contact avec les touristes, ça a ouvert l'esprit des guides locaux » (entretien avec un touriste français, 45 ans).

Toute interaction entre guide et ethnotouriste possède des résonances post-colonialistes car l'identité s'apparente aux idéologies de la conquête du monde

(Denis & Pociello, 2000, p. 14). Cette activité perçue comme vertueuse par ses promoteurs comporte une teneur utilitariste en arrière-plan. Le canoë autorise ce rappel des symboles du colon. La navigation sur les rivières rejoue en quelque sorte, l'expansionnisme des empires coloniaux. Elle s'est constituée autour des pratiques et dans l'imaginaire collectif de l'aventure. Des sites sont aménagés dans les lodges pour les groupes. Cet élargissement des lieux de tourisme demeure inséparable des transformations de l'espace conditionné par la mise en place d'un réseau d'acteurs (guides, agences de voyage) qui diffusent des produits d'aventure. Alors qu'une partie des jeunes du pays s'occidentalise, leur rapport au fleuve demeure dicté par des préceptes religieux (communion avec les esprits). Les Tonga organisent des cérémonies en faveur des esprits du fleuve, rite perpétué sur les rives du Zambèze. Dans le même temps, le cours d'eau perd les fonctions séculières qui lui étaient assignées (transports, lavages des hommes et des animaux) au profit de la production électrique¹³ et de l'essor des produits d'aventure. Or le tourisme sportif s'enracine dans le processus de différenciation des groupes en Zambie. Ces mutations laissent supposer que le pays a connu une évolution par une autonomie symbolique (Bayart, 2006, p. 7). Dans ce contexte, le tourisme perturberait la culture Tonga de tradition orale. Le retour de formes d'ethnotourisme, sous des modes éclatés et réinventés interroge la validité d'un tel modèle pour penser le tourisme sportif dans les pays d'Afrique où le sport génère des inégalités. Au-delà des difficultés que rencontrent les sociologues lorsqu'il s'agit d'en proposer une définition, force est de constater que nombreux sont les éléments constitutifs de ce pan de l'histoire encore ignorés à ce jour.

Le rôle de la globalisation culturelle dans la construction identitaire

Dans ce souci d'appropriation de l'ailleurs, ou plutôt des nombreux ailleurs possibles, il s'agit de considérer l'aventure comme un ensemble de transformations sous l'influence de la culture occidentale du canoë. D'une part, la vocation de ces descentes de fleuve passe de l'excursionnisme à l'ethnotourisme et au sport dit « extrême ». De nouveaux loisirs sportifs (4x4, saut à l'élastique, safaris) s'enracinent dans le défi lancé à l'hédonisme. D'autre part, l'émergence de nouvelles territorialités induit une adaptation des touristes aux courants du monde entier. On peut émettre l'hypothèse que ce changement est dû à la globalisation des produits touristiques et à la mobilité des occidentaux (Stock, 2005) qui induit des inégalités.

¹³ Située dans la région de la Copperbelt, principal site économique du pays.

Les guides africains seraient enclins à vendre d'autres prestations pour se distinguer de l'offre locale. De fait, les habitants des vallées traversées exercent une méfiance face à tout ce qui pourrait évoquer ou reproduire le processus de domination coloniale. Cette ambivalence dans la perception que les populations locales ont des activités importées par les citadins a été rappelée à l'égard du tourisme et de la production d'une certaine forme de « colonisation » de la région induite par l'émergence et l'essor du secteur du loisir au tournant du *xxi*^e siècle. Ce problème se situe à mi-chemin entre une vision du loisir sur laquelle des projections coloniales peuvent être opérées et un imaginaire dans lequel s'agrègent des représentations et des jugements négatifs à l'égard de la valeur économique du fleuve. En témoignent les descentes du Zambèze en rafting et les safaris, pratiques réinscrites dans l'offre des tour-opérateurs. Mais le dégoût suscité par le tourisme chez une partie des Zambiens se manifeste voire se théâtralise lors de manifestations comme la promotion des produits d'aventure par les tour-opérateurs. Les guides entrent en conflit avec les riverains à cause de la mise en scène des coutumes Tonga. Ces tensions révèlent les clivages avec les acteurs locaux. La commercialisation des produits de canoë distingue les guides qui maîtrisent l'usage technique et les enjeux économiques, des Tonga qui entretiennent d'autres rapports à la nature. En Zambie, le tourisme s'articule autour de deux pôles : la visite des parcs naturels et le tourisme sportif promu par des citadins. Dans le prolongement des missions colonisatrices dans les pratiques touristiques, les marques culturelles laissées par les traditions anglo-saxonnes (coutumes, appropriations des sports) se perpétuent. Le développement des sports anglais peut dès lors être considéré comme une forme d'impérialisme dans les aires culturelles considérées. La diffusion des activités devient un révélateur des fractures des sociétés (apartheid, ségrégations ethniques, inégalités...). Dans ce contexte, chaque discipline sportive devient un vecteur de diffusion d'idéologies impérialistes. L'un des guides zambiens décrit les touristes anglais comme des « nostalgiques de la Rhodésie qui se croient encore chez eux ». Il ajoute que « lors des passages aux frontières, ils payent cher leur visa, signe qu'il ne sont pas toujours les bienvenues chez nous ». A contrario, un guide français pense que le « canoë et sa commercialisation sur le Zambèze a peu enrichi les populations Tonga » qu'il juge « pauvres sur tous les plans ». En effet, si les guides sont locaux, les gérants sont tous étrangers. De ce fait, ce rapport de subordination renforce de fait les inégalités sociales.

Ce rapport ambivalent à l'ordre local peut être questionné par les catégories de la globalisation culturelle (Bayart, 2006, p. 11). La globalisation désigne ici les caractéristiques de la période qui succède à la décolonisation. Elle est un facteur d'internalisation sur la scène de relations interpersonnelles qui est le domaine

d'exercice de toute investigation ethnologique. Cela renvoie tant aux différentes pratiques qu'aux comportements s'y afférant tels que les manières d'accoster, de se parler dans l'accès au site d'embarquement, l'engagement dans une pratique risquée¹⁴. L'adoption de modes de se tenir se répercute sur la construction de l'identité dans le mesure où le global imprime sa marque sur la conception légitime des pratiques de ces étrangers. Lors des *trips*, on retrouve la même relation de condescendance de la part des guides européens qui jugent leur manière de pratiquer l'activité comme étant la seule légitime¹⁵. Les touristes, se rendant en Zambie, se munissent de cartes géographiques de la région traversée. Car l'effort pour un Zambien de s'inscrire comme acteur est constant et les clivages que nous avons pu mettre en évidence à travers le développement des descentes commerciales de canoë ne sont pas nouveaux mais leur perpétuation au sein de la population constitue une forme de ségrégation.

L'ethnographie se déplaçant dans les communautés zambiennes, l'observation *in situ* permet d'analyser les interactions entre touristes et locaux. Pour ces derniers, l'assujettissement à des choix qui ne sont pas personnels est lourdement connoté négativement. Ces Zambiens reprochent aux touristes de polluer les sites, de détériorer les rives ou encore d'exclure les pêcheurs et de favoriser la spéculation immobilière. Le canoë, à travers le tourisme dans les parcs naturels, se réalise dans le cadre d'activités liées à des situations de grande permissivité. Les canoéistes sont considérés par les Tonga comme des symboles du colon du fait de la pauvreté des populations exclues des profits générés par le tourisme¹⁶. Une dimension des pratiques occidentales attribue aux caractéristiques des ethnotouristes des composantes leur permettant de distinguer les guides des locaux. La construction de l'identité devient une dimension classante pour les clients des *trips*. Pour l'interpréter, analysons les catégories d'identité comme un facteur central du développement du tourisme liées aux effets de la globalisation.

L'identité : une composante centrale des acteurs du tourisme sportif

La situation contemporaine peut être maintenant réappréhendue à partir d'une lecture par le conflit. Le recours au concept de globalisation pour interpréter les problèmes persistants d'identité qui se traduisent par des conflits nous

¹⁴ Le canoë zambien enregistre une accidentologie nulle par rapport aux accidents de saut à l'élastique et de rafting recensés en 2012 par la Direction du Tourisme de Zambie (Bureaux de Lusaka et de Livingstone).

¹⁵ Ayant suivi quatre kayakistes et les *safety kayakers* (chargés de la sécurité) ayant participé à un *trip* sur le Zambèze, nous nous sommes imprégnés de la mise en scène touristique de la pratique au contact des guides.

¹⁶ Le revenu médian par personne majeure (15 ans et plus) est de 50 000 kwachas soit à peine 20 \$US par jour.

conduit à analyser cette relation complexe entre le rapport à l'Autre et au territoire hôte. Partant de ce contexte, on peut se demander dans quelles mesures la globalisation culturelle impacte-t-elle le secteur du tourisme sportif ?

D'un côté, les réactions des groupes locaux au processus de globalisation s'inscrivent dans un système de relations sociales et d'interdépendances où la contrainte collective fait que toute conduite hérétique contraire aux normes dominantes du tourisme sportif est disqualifiée. Mais la majorité de la population zambienne demeure spectatrice de la commercialisation de cette activité à laquelle les touristes s'adonnent. Depuis la décolonisation, la communauté cède la place à la société, la tradition à la rationalité stratégique déterminée par les contraintes d'un système libéral. Ce développement profite donc partiellement à la population zambienne.

D'un autre côté, que ce soit dans le tourisme sportif ou dans le secteur minier, l'expérience du travail des Tonga, au lieu d'enrichir, consacre la discrimination ethnique. Ce qui aujourd'hui fonde le « désir d'ailleurs » se pose dans les interactions déséquilibrées entre touristes et guides locaux car c'est toujours la culture occidentale qui domine dans la relation à l'Autre (Latouche, 1989, p. 67). C'est elle qui fixe ses normes, y compris lorsque les locaux s'approprient la pratique. Le canoë demeure une activité marquée par les normes occidentales. Certes, elle renvoie à l'imaginaire des grands espaces mais l'activité provient de la naissance du besoin de s'évader des villes par l'exotisme et de découvrir une population aujourd'hui dominée par l'économie libérale et survivant près des rives du fleuve.

En assurant la promotion des safaris, le vocabulaire utilisé par les tour-opérateurs en Zambie présente des similitudes avec la rhétorique des anciens administrateurs coloniaux. La mise en scène des coutumes locales serait vécue comme un moment charnier dans les liens tissés entre Zambiens et occidentaux. Les Tonga jusque-là rétifs à l'emploi de pseudonymes se sont convertis à cette manière de se nommer sous l'effet du tourisme. En Zambie, le partage d'un ordre global avec les guides locaux se heurte à des réticences dans la mesure où les règles du canoë sont celles de quelques guides promoteurs qui appartiennent aux classes dominantes. Comme les premiers guides de rivière sont des occidentaux, les infrastructures du tourisme sportif zambien liées aux tour-opérateurs reproduisent les fonctions de diffusion de ces sports initiés par les Britanniques. Mais la relation d'identité demeure confinée dans un déséquilibre social et culturel entre populations, à cause notamment des inégalités en termes de richesse. L'opposition utilité/inutilité du canoë structure les discours autour de l'hégémonie occidentale caractérisée par les formes de capacité à être mobile. A la mobilité subie s'oppose-

rait la mobilité choisie. C'est dans cette dernière que s'inscrit la séquence des touristes en partance pour un *trip* en Zambie. Ses conditions présentent les capacités des touristes à s'affranchir d'une existence qu'ils perçoivent comme « aseptisée ». Dans le cas de l'aventure, le client compose avec la dimension du dépassement opposé au localisme de sorte que l'identité s'entremêle dans l'expérience globale des guides.

De plus, Marc Boyer pointe le déséquilibre de la relation entre l'ethnotourisme et les populations locales à travers le fantasme du « sauvage » et sa survivance. Il décrit ce qu'il nomme « le contact avec les groupes humains sauvages ». Il montre que les « ethnotouristes veulent voir ces peuples dont l'allure, les coutumes, les pratiques sont objet à la fois d'attraction et de répulsion » (Boyer, 1996, p. 25). Les jeunes pour qui c'est le premier voyage en Afrique, accolent ce terme « sauvage » issu d'un ensemble de représentations autour du mythe des rivières « sauvage » et du *wilderness* aux populations Tonga. La figure de « l'indigène » est revivifiée par les nécessités commerciales de l'ethnotourisme et de l'aventure. Ce modèle de tourisme légitime une culture touristique dans le sport. Le tourisme apparaît paternaliste et dominateur (Chamborédon, 1985, p. 124) car il émane des conceptions de la bourgeoisie cultivée et d'une idéologie du développement des vallées par des canoéistes explorateurs. Les fractions de classes aisées des canoéistes iront jusqu'à parler, à l'instar des exploits des alpinistes, de « conquête du torrent » en qualifiant le fleuve et sa population riveraine. Parmi ces citadins, nombre d'entre eux s'exilent vers une vie en contact avec les Zambiens et le milieu naturel puis deviennent guides à leur tour. Leur démarche consiste à créer des liens avec d'autres guides fréquentés dans les vallées et les villes. Cet apprentissage de l'identité des guides en raison de leur expérience, tout en étant dominé socialement, permet aujourd'hui d'apprendre à situer des positions sociales dont les fondements se retrouveraient dans les rapports à la vie citadine antérieure. De tels rapports d'acculturation postcoloniale et leur extension dans des sociétés locales posent le problème de la cohabitation de groupes avec les valeurs dominantes. Ce sont de telles dynamiques qui se dégagent de la mise en scène des rapports entre guides et clients. Ce mouvement n'existe qu'en relation avec l'expérience des inégalités et la profonde domination qu'exerce le tourisme sportif dans une démarche consumériste. Le statut d'un touriste le conduit nécessairement à endosser des rôles variés faisant émerger cette multiplicité des matrices identitaires. Le tourisme sportif favorise des formes d'agrégations sociales autour d'une pluralité observée des processus d'identifications à l'Autre, au groupe et à l'activité. La fonction identitaire assignée au territoire renvoie à l'appartenance des ethnotouristes à une « communauté éphémère ». Le voyage s'inscrit dans une

dimension identitaire du groupe liée à ces effets de la globalisation car l'opposition entre clients et locaux ne fait plus sens dans la connaissance de la vallée. Les citoyens occidentaux passent du temps avec les « *safety kayakers* ».

Conclusion

Si l'origine du canoë en Afrique est liée aux conquêtes coloniales, le développement de cette activité a parti lié avec les besoins occidentaux de retour à la nature « sauvage ». Cette démarche correspond également à un besoin d'affirmation identitaire des notables. D'anciens administrateurs coloniaux ont agi en promoteurs là où les Zambiens n'ont fait qu'imiter leur pratique. En devenant de véritables figures identificatoires, ils ont introduit les premières formes de croisières sur le fleuve Zambèze. Les populations zambiennes ont pu attribuer à leur tour l'étiquette d'explorateur aux canoéistes. Ils ne font que poursuivre un mouvement amorcé au cours des grandes expéditions coloniales du XIX^e siècle par ces renvois aux cultures occidentales. L'affranchissement de la visée civilisatrice des descentes en canoë ne s'est produit qu'avec le nouveau rapport au territoire zambien marqué par l'hédonisme dès l'Indépendance du pays en 1964 et toujours en vigueur aujourd'hui. Libérés du joug du colon britannique, les pratiquants ont pu se construire une identité forgée par les interactions avec les touristes étrangers venus visiter les chutes Victoria.

Le canoë peut désormais être perçu à la lueur d'une offre d'activités récréatives plus large (sports d'aventure...). Ainsi les loisirs en Zambie se sont considérablement diversifiés et recouvrent aujourd'hui des usages normés. Des conflits, des adaptations, des rénovations ont traversé leur pratique légitime. Puis, le rafting et le safari bien qu'assez anciens sont apparus il y a trente ans dans ce pays à la faveur de l'utilisation d'engins de loisir par les occidentaux. Nous validons donc l'hypothèse de l'impact de la globalisation sur les relations touristiques, valorisant l'exploration des territoires sur lesquels s'organise le tourisme sportif. L'activité est liée aux représentations de l'espace global. Mais les processus identitaires s'entremêlent. Les relations sociales qu'instaurent les acteurs locaux déterminent l'écllosion de conflits avec de jeunes occidentaux car les riverains se sentent dépossédés de leur territoire.

Ainsi, se confirme la place de la négociation identitaire par les pratiquants. La déterritorialisation des codes du tourisme sportif s'impose aujourd'hui comme l'une des caractéristiques du monde occidental contemporain. Elle est aussi l'une des principales forces de cet univers mondialisé car elle permet, dans le cas de populations déplacées, de susciter une distance face à la culture d'origine.

Néanmoins, la globalisation culturelle nourrit l'idéologie libérale qui consiste à mettre en scène une partie de la population zambienne tout en l'exploitant. Aussi, le séjour présente les caractéristiques de l'utopie : il s'agit d'un instant vécu dans un espace où vit l'Autre par l'exploration d'une nature urbanisée. Animée par l'idéal de commercialiser des produits d'aventure, les guides traduisent un réenchantement du monde dans le sens où ils éloignent les touristes des conflits et de la relation déséquilibrée qui s'instaure entre les tour-opérateurs et les locaux. Le partage avec les Européens pourrait être perçu comme un moment de convivialité. Or, au final, la démarche des touristes repose sur un « ethos de conquête » fondé sur des rapports d'identité qui s'enracinent dans ce phénomène global d'industrie touristique en Afrique et qui tendent à exclure les plus pauvres.

Références

- Agier, M. (2011). *Le couloir des exilés. Être étranger dans un monde commun*. Paris : Éditions du Croquant.
- Bayart, J.-F. (2006). *L'État en Afrique. La politique du ventre*. Paris : Fayard.
- Byiaya, K. T., & Bibeau, G. (1998). Modernité indocile et pratiques subversives en Afrique contemporaine. *Anthropologie et sociétés*, 22 (1), 5-13.
- Boyer, M. (1996). *L'invention du tourisme*. Paris : Gallimard.
- Chabloz, N. (2010). L'étude de la rencontre touristique en « terrains » africains. In <http://espacestemp.net/document8165.html> (consulté le 10.09.12).
- Chamborédon, J.-C. (1985). Les usages urbains de l'espace rural : Du moyen de production au lieu de récréation. *Revue française de sociologie*, 21 (1), 97-119.
- Cousin, S., & Réau, B. (2009). *Sociologie du tourisme*. Paris : La Découverte.
- Decraene, P., & Châtel, B. (1995). *Onze leçons sur l'Afrique australe*. Paris : CHEAM.
- Denis, D., & Pociello, C. (2000). *A l'école de l'aventure: Pratiques sportives de plein air et idéologies de la conquête du monde*. Voiron : Presses universitaires du sport.
- Gold, R. (2002). Jeux de rôle sur le terrain. In Cefai, D., *L'enquête de terrain* (pp. 340-349). Paris : La Découverte.
- Eichberg, H. (1998). *Body culture. Essays on sport, space and identity*. Edited by John Bale and Chris Philo. Londres : Routledge.
- Gagnon, S. (2007). Attractivité touristique et « sens » géo-anthropologique des territoires. *Téoros*, 26 (2), 5-11.
- Halbwachs, M. (1970). *Morphologie sociale*. Paris : Armand Colin (Œuvre originale publiée en 1938).
- Hannertz, U. (1983). *Explorer la ville*. Paris : Minuit.
- Knafou, R. (1998). Vers une géographie du rapport à l'Autre. In Knafou, R. (dir.), *Les mobilités géographiques d'aujourd'hui* (pp. 7-17). Paris : Belin.
- Latouche, S. (1989). *L'occidentalisation du monde. Essai sur la signification, la portée et les limites de l'occidentalisation du monde*. Paris : La Découverte.
- Martin, T. (2005). *De la banquise au congélateur. Mondialisation et culture au Nunavik*. Québec : Presses de l'Université Laval.

- Mounet, J.-P., & Chifflet, P. (1996). Commercial supply for river water sports. *International Review for the Sociology of Sport*, 3, pp. 233-254.
- Stock, M. (2005). Les sociétés à individus mobiles : Vers un nouveau mode d'habiter ? In <http://www.espacestems.net/en/articles/les-societes-a-individus-mobiles-vers-un-nouveau-mode-drsquohabiter-en/> (consulté le 10.09.12).
- Toffin, G. (2008). Entre voyage et ethnologie. In Barthélemy, T., & Couroucli, M. (Eds.) *Ethnographes et voyageurs. Les défis de l'écriture* (pp. 23-35). Paris : Comité des travaux historiques et scientifiques.
- Violier, P. (2011). Les lieux du monde. Approches du tourisme par l'exploitation des catalogues des tour-opérateurs. In <http://www.espacestems.net/articles/les-lieux-du-monde/> (consulté le 10.09.12).
- Wieviorka, M., & Ohana, J. (2001). *La différence culturelle. Une reformulation des débats*. Paris : Balland.
- Winkin, Y. (1998). Le touriste et son double. Éléments pour une anthropologie de l'enchantement. In Ossman, S. (Ed.). *Miroirs maghrébins. Itinéraires de soi et paysages de rencontre* (pp. 133-143). Paris : CNRS.